



CHRISTIAN GANET

Théâtre

Les pieds dans les étoiles

Aucun répit pour ce perfectionniste du geste : acteur, poète, acrobate, James Thierrée se lance seul sur scène.

A Londres, l'une des premières villes à avoir accueilli *Raoul*, son quatrième spectacle – le premier en solo –, James Thierrée était tombé accidentellement en même temps que s'écroulait, comme chaque soir, son imposant décor de tubulures métalliques. Il avait fait signe qu'il continuait, inconscient du sang sur son visage, mais sûr que c'était grave et que, tant qu'à faire, mieux valait retarder le diagnostic jusqu'au baisser de rideau ! Plus de peur que de mal, en définitive... A la Comédie de Clermont, dernière étape avant le Théâtre de la

Ville il a repris *Raoul* après trois semaines de pause, et la violence de l'effort l'a conduit au bord de la nausée. Malgré le triomphe (spectateurs debout, empathie rare entre salle et scène), il a peu dormi la nuit qui a suivi, s'est "levé en ayant l'impression d'avoir cinquante ans de théâtre" derrière lui. Un vieillard, ce jeune homme charmeur de 35 ans ? Plutôt un ange bondissant, un interprète voltigeur au sourire irrésistible. Mais aussi un athlète qui prend des risques. "Avec l'expérience, on sécurise beaucoup plus les choses", assure-t-il. Ceux qui ont vu *La Symphonie du hanneton*, *La Veillée des abysses* ou *Au revoir, parapluie*, ses trois précédentes créations – salle

comble partout où est passée la troupe, laquelle est littéralement passée partout – évoquent un univers onirique, peuplé d'apparitions fugaces, une aspiration unique à la légèreté. Sauf que pas de poésie sans objets concrets (les fameuses tubulures), dont Thierrée organise le singulier ballet. Pas d'onirisme sans exploit physique : *"Être en scène est quelque chose d'impérieux, un moment de vie intense, dont je ne veux pas sortir sans en être affecté, sans usure, sans courbature."* James Thierrée vient du cirque. Ou plutôt d'un cirque. L'histoire est connue : son acteur de père, Jean-Baptiste, fuit, après 1968, le théâtre bourgeois. Il désire exercer un art authentiquement populaire et invente ce que tout le monde, bien plus tard, appellera le "nouveau cirque". Son épouse, Victoria, l'accompagne. Et bientôt leurs enfants, Aurélia et James, participent à la vie de la troupe, en perpétuel voyage – l'enfance nomade dont rêvaient, jadis, les écoliers sages : roulotte, chapiteau, premiers pas sur la piste. Le jeune James apprend l'acrobatie, mais suit aussi des cours de théâtre : à Boston, au Piccolo Teatro de Milan, à New York, où l'adolescent vit quelques mois, seul, au mythique Hotel Chelsea. Et, le temps passant, se détache de la parade familiale (aujourd'hui baptisée le Cirque invisible). En mettant au point son style, il a *"l'impression de poser les fesses sur un ensemble de choses déjà existantes"*... Mais ce mélange d'emprunts drolatiques au music-hall, d'amples décors qui sont autant de bric-à-brac fantastiques, de bestiaire imaginaire, le tout relié par le fil ténu d'un récit à peine ébauché, est d'une incroyable singularité. Depuis la création du *Hanneton*, il y a onze ans, il a joué huit mois par an, aux quatre coins du monde. Puis est venu *"le moment intéressant, dans le compte à rebours physique que connaît tout danseur, tout acrobate, d'un projet solo"*. Se méfier de l'ego : non pas James Thierrée seul face au public, mais, presque pour la première fois, un personnage. Et même deux. Si le spectacle raconte une histoire, ce serait celle de Raoul, au chaud dans sa tour-cocon, que vient provoquer, déloger... Raoul, son double aventureux. Le passage de l'un à l'autre est tellement stupéfiant qu'on se demande longtemps qui est, sur scène, ce sosie de James Thierrée. Mais c'est lui, plus prompt que l'éclair à se dédoubler. Le solitaire forcé de quitter sa prison volontaire est aussi, en filigrane, l'artiste qui a organisé, verrouillé son monde et pourrait, un jour, aller voir ailleurs. Car la "machine à jouer" du comédien-créateur est un monstre dévorant et épuisant. Chaque jour de spectacle a lieu, avant la représentation, un "retravail" dont l'exigence et la minutie peuvent effrayer : James Thierrée ne se contente pas de corriger les "foirages" techniques de la veille, *"ces dérapages qui m'envagent parce qu'ils réduisent le spectacle à une accumulation de moments et me font perdre le fil de l'aventure"*.

Il améliore, inverse des séquences, change une musique, suggère un développement. Comment abandonner ce perfectionnisme ? En se laissant diriger, peut-être. Au cinéma, il a multiplié les seconds rôles, mais les choses sérieuses vont arriver : un grand rôle dans *Liberté*, de Tony Gatlif (sur les écrans le 24 février prochain), et bientôt le tournage du prochain Claude Miller, *Voyez comme ils dansent*. Face à Marina Hands, il jouera *"un homme de théâtre qui fait des spectacles seul"*. *"Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas moi, et ce n'est pas non plus du stand-up. Il faut donc qu'on trouve quelque chose à la frontière du langage et du corps"*. Du James Thierrée ? Ça lui colle à la peau. Il aimerait aussi réaliser, a déjà signé un court métrage (*Les Illusions*), imagine un projet à *"la frontière entre réalité et imaginaire"*. Le cinéma, c'est toute une histoire. En faisant des essais pour Claude Miller, en étant juste lui-même, menton volontaire, pommettes hautes, cheveux bouclés, cintré dans un costume un peu étroit, la ressemblance avec une légende du septième art est devenue un problème. *"Pour le film, il faudra que je change quelque chose à ma coiffure..."* Beaucoup le savent déjà : par sa mère, James Thierrée est le petit-fils de Charlie Chaplin. On a gardé le sujet pour la fin, parce qu'il n'aime pas trop en parler. Il n'a pas vraiment connu son grand-père, rêverait qu'on regarde son travail sans savoir qui est son illustre parent, jure que toute ressemblance est

Raoul : deux personnages pour un seul homme. Une prouesse.



VINCENT DARGENT/OTIEN SCENE

génétique et inconsciente. Mais ce n'est pas le visage grimé de Charlot qu'on retrouve en voyant James Thierrée sur scène, c'est le regard pétillant et le sourire charmeur de son grand-père. Et aussi la boulimie, la folie de travail qui lui faisait remettre un gag cent fois sur le métier. Désolé, James, bon sang ne saurait mentir... **Aurélien Ferenczi**

"Raoul", du 19 déc. au 5 jan., 20h30, sf jeu. 24 et 31, 16h, dim. 17h, relâche les 22, 25, 29 déc. et 1^{er} jan., Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e, 01-42-74-22-77, www.theatredelaville-paris.com. (18-26 €). Attention, les places sont rares : réserver dès le matin par téléphone ou sur place 21 jours exactement avant la représentation.